Du brayon au français : honorer mes origines

Par Isabelle Larochelle

Je ne crois pas qu'une langue, quelle qu'elle soit, puisse nous identifier. C'est plutôt la façon dont nous l'utilisons qui nous donne cette identité, qui nous distingue. Ce sont les expressions, l'accent et le vocabulaire propre à un endroit qui créent un langage particulier à cette région. Ce sont ces spécificités linguistiques qui rendent quelqu'un charmant, drôle, mystérieux ou simplement différent.

Je suis francophone, originaire du Nouveau-Brunswick. J'ai grandi à Edmundston, la deuxième plus grande ville à majorité francophone hors Québec. Mes parents ne parlaient pas vraiment anglais. Mon père est Québécois et ma mère originaire d'un petit village francophone au Nouveau-Brunswick, mais mes grands-parents maternels étaient également Québécois. Pour moi, ces détails n'ont pas d'importance, mais ils font en sorte que je me distingue en ce qui a trait à la langue et à la culture.

Quand j'étais enfant, pour nous, c'était tout naturel d'écrire en appliquant les règles grammaticales, mais quand nous nous exprimions à l'oral, nous en faisions fi et nous parlions brayon[1], cette langue avec laquelle nous grandissions : un français régional où

[1] Selon le Termium plus bdp - Le Brayon : nom de la revue de la Société historique de Madawasca, sélectionné par concours dans le vol. 1, no. 2, printemps 1972, citons : «D'où vient ce mot? À l'origine du Madawasca, les pionniers pratiquaient la culture du lin dans les «platins» de St Basile. Le broyage du lin se faisait au moyen d'un instrument appelé «braie» et d'un peigne à filasse que l'on trouve dans le Musée historique de St Basile. Les Québécois vinrent bientôt à donner le nom «Brayon» à tous les Madawascaiens parce qu'ils broyaient le lin.» *Renseignement fourni par le Centre d'études acadiennes à l'Université de Moncton.* Voir aussi Volpé, Philippe, « La brayonnité, la brayonnité?!?: référence madawaskayenne en

les « si » sont accompagnés de *rais*, où *pèpére* et *mèmére* remplacent grand-papa et grand-maman, où *y sontaient à beciques* veut dire qu'ils étaient à bicyclettes, où *brètter* veut dire prendre son temps, où *artchul'toé* veut dire « dégage de là », où *agousser* veut dire taquiner...

Très petite, je me souviens que nos cousins et nos cousines de Montréal prenaient plaisir à nous faire répéter certains mots et qu'ils se moquaient beaucoup de notre accent. Leur question préférée était de nous demander avec quoi nous mangions nos céréales. On répondait naïvement « *avec du lait »* (entendre : « *avec du lâ* »). Ce qui les faisait rire. De mon côté, ce que je trouvais amusant, c'est qu'eux aussi, pour nous, ils avaient un accent. Nous aussi nous trouvions cela comique de les entendre dire qu'ils buvaient « *du lait » (entendre :* « *du lé »)*.

Ce qui est étonnant, c'est qu'à Edmundston, les gens croyaient que j'étais Québécoise. Lorsque je suis arrivée à Québec pour mes études universitaires, on détectait facilement mon accent, mais on croyait que j'arrivais du Lac-Saint-Jean. Ce n'est qu'à Montréal que mon accent n'avait pas d'importance. Ça m'a fait du bien de ne pas être étiquetée. Ceci dit, j'ai toujours assumé pleinement qui j'étais et d'où je venais.

Pour m'adapter à un nouvel endroit, je n'ai jamais voulu modifier mon accent. Je me suis plutôt adaptée graduellement en utilisant les expressions locales. C'était une façon de demeurer intègre avec moi-même. Je suis au Québec depuis maintenant 20 ans. Avec le temps, j'ai cessé d'utiliser la majorité des expressions colorées de mon patelin d'enfance et je ne parle plus avec l'accent « chanté » d'Edmundston[2]. Quand je retourne au Nouveau-Brunswick, je les retrouve avec un certain sourire et je me surprends même à retomber assez rapidement dans mes vieilles habitudes linguistiques.

---

chantier, 1785-2014 », dans la revue d'histoire de la région atlantique Acadiensis, volume XLIV, Number 1 Winter/Spring – hiver/printemps 2015.
https://journals.lib.unb.ca/index.php/acadiensis/article/view/23127/26880

[2] Pour voir un éventail de mots et d'expressions de ce coin de pays, voici le *Brayonnaire : petit dictionnaire brayon/français/anglais* : https://edmundston.ca/images/communiques/2014/BrayonnaireV1.pdf

Quand je parle, je me définis par les mots que j'utilise et par mon accent. Certains mots me révèlent plus que d'autres. Par exemple, le mot « *treize* » est le mot que je déteste le plus prononcer. Chaque fois que j'ai à dire « *treize* », je me querelle avec moi-même. Un « *traize* » est trop québécois à mon goût et « *tréze* », un peu trop néo-brunswickois… Je me suis toujours située un peu entre les deux en le prononçant « *trèze* ». C'est l'hybride qui me ressemble le plus. Ça peut paraître banal, mais si j'utilise une autre prononciation, j'ai l'impression de ne pas être moi-même et de copier l'accent de quelqu'un d'autre quand je parle. Pour moi, c'est un peu une façon d'honorer mes origines.

Isabelle Larochelle, graphiste et entrepreneure, est professeure au Département de Techniques d'intégration multimédia du cégep Édouard-Montpetit. Avant d'œuvrer dans le milieu de l'éducation, elle a été propriétaire d'une entreprise de communication graphique et propriétaire d'une galerie d'art ayant comme mission de promouvoir les artistes de la relève.

Photo : Jean-Philippe Côté